

Zeitschrift: Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messenger suisse de France

Band: 6 (1960)

Heft: 5

Artikel: La Suisse a perdu l'un de ses plus grands serviteurs : Général Henri Guisan

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849146>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

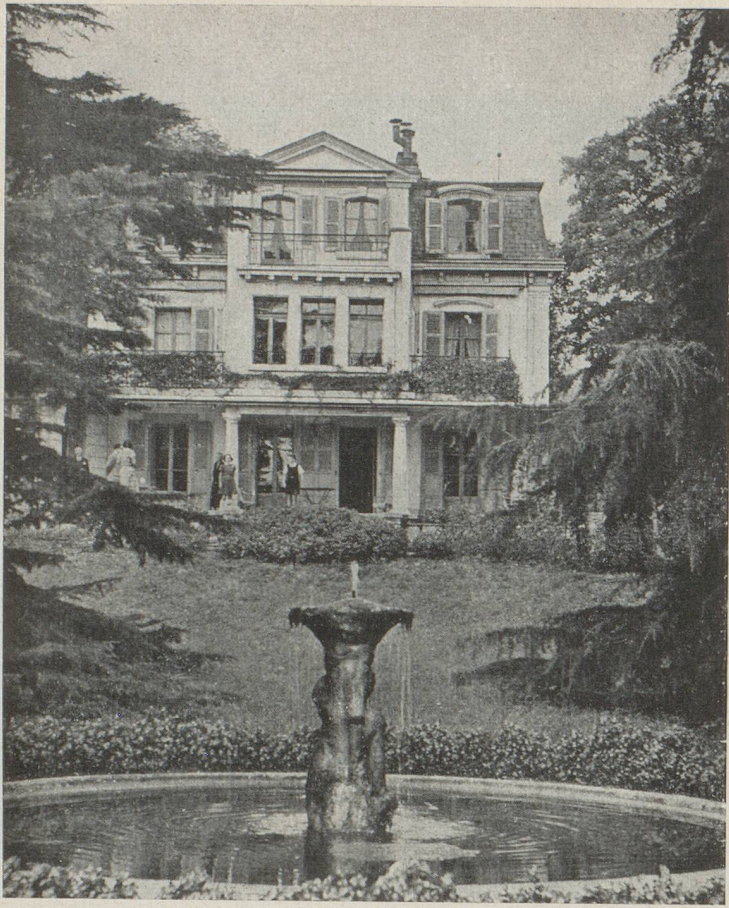
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.02.2025

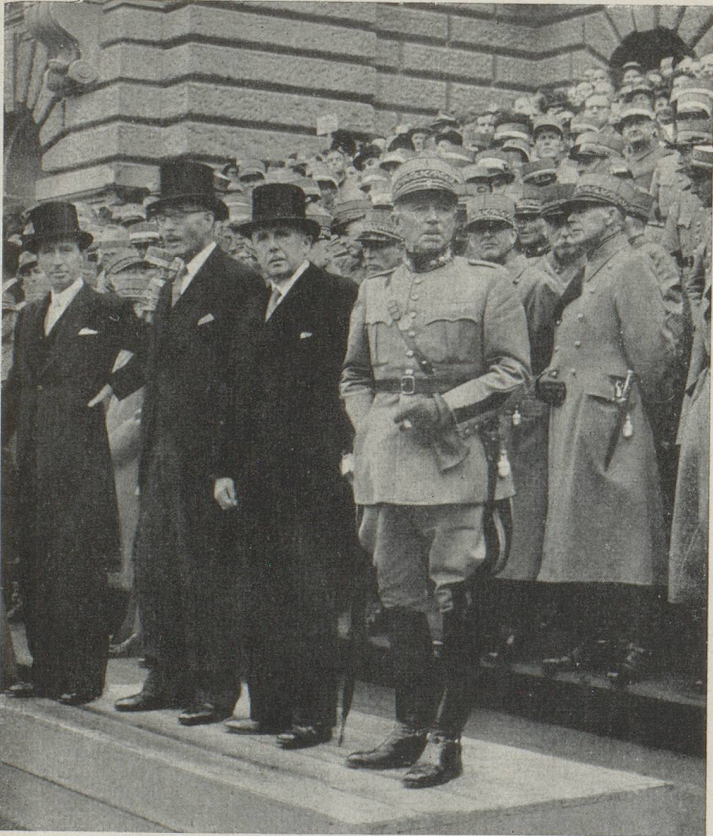
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



1.



2.



3.



4.

(Voir légendes page 9).

La Suisse a perdu l'un de ses plus grands serviteurs

† GÉNÉRAL HENRI GUISAN



Une carrière longue et sans tache, une vie bien remplie.

C'est le 21 octobre 1874 que naissait à Mézières, dans le Jorat vaudois, à une quinzaine de kilomètres de Lausanne, Henri Guisan. Son père, Charles, était médecin dans ce gros village où, curieusement, le jour où j'écris ces lignes, un autre Charles Guisan, médecin lui aussi, est reçu joyeusement : il vient d'être élu Président du Grand Conseil vaudois. Après ses classes primaires, le jeune fils du docteur « descendit » à Lausanne pour y suivre les classes du collège et se spécialiser ensuite à l'Université ; aimant la terre, il désirait devenir paysan. Il fit donc des études d'ingénieur-agronome et appartint pendant ces semestres à la Société d'étudiant de Zofingue.

Le temps de l'apprentissage terminé, il s'installa à Chesalles-sur-Moudon, non loin de Mézières, sur le domaine que son père l'avait aidé à acquérir. Mais, rapidement, le métier des armes allait prendre le pas sur le labourage et l'élevage : entré à l'école de recrues à Bière, au début de 1894, il était lieutenant à la fin de la même année, et « raccrochait » aussitôt en qualité d'instructeur volontaire extraordinaire. Gardant un pied sur ses terres et l'autre dans l'armée, il se mit à gravir les échelons de la hiérarchie, jusqu'au moment où, en 1903, le gris-vert l'emporta dans son cœur. Il afferma alors son domaine et s'installa dans la belle demeure de Verte-Rive, au bord du Léman, entre Pully et Lausanne, — demeure qu'il tenait de sa mère. Ce fut « sa maison », pendant toute sa carrière, toute sa vie, pendant les deux guerres mondiales, et c'est là qu'il s'est éteint, paisiblement, dans la nuit du 7 au 8 avril.

Incorporé dans l'artillerie, Henri Guisan devait rapidement prendre du galon. Nous donnons par ailleurs un bref état de ses changements de grade. Militaire quasi-professionnel, il ne fut cependant jamais considéré comme un instructeur de carrière. Ce n'est qu'en 1926, au moment de sa nomination au grade de colonel divisionnaire (en France : général de division), qu'il devint, théoriquement, un soldat de métier. Fait curieux, à noter au passage : au moment où il fut élu général, le 30 août 1939, il n'avait jamais commandé (sauf un intérim d'un an à la tête de la 1^{re} division) de troupes vaudoises !

Le 21 août 1945, en « rentrant dans le rang », — comme il le dit lui-même —, il avait effectué 7.560 jours de service militaire, soit 21 ans de sa vie.

L'incarnation même du pays.

À quel point Henri Guisan sut être, dans sa rectitude, son énergie, son goût du travail, mais aussi son sens de l'humain, la largeur de ses vues et, souvent, son humour malicieux, l'incarnation même du pays, il suffit pour s'en rendre compte de lire ce que tous les jour-

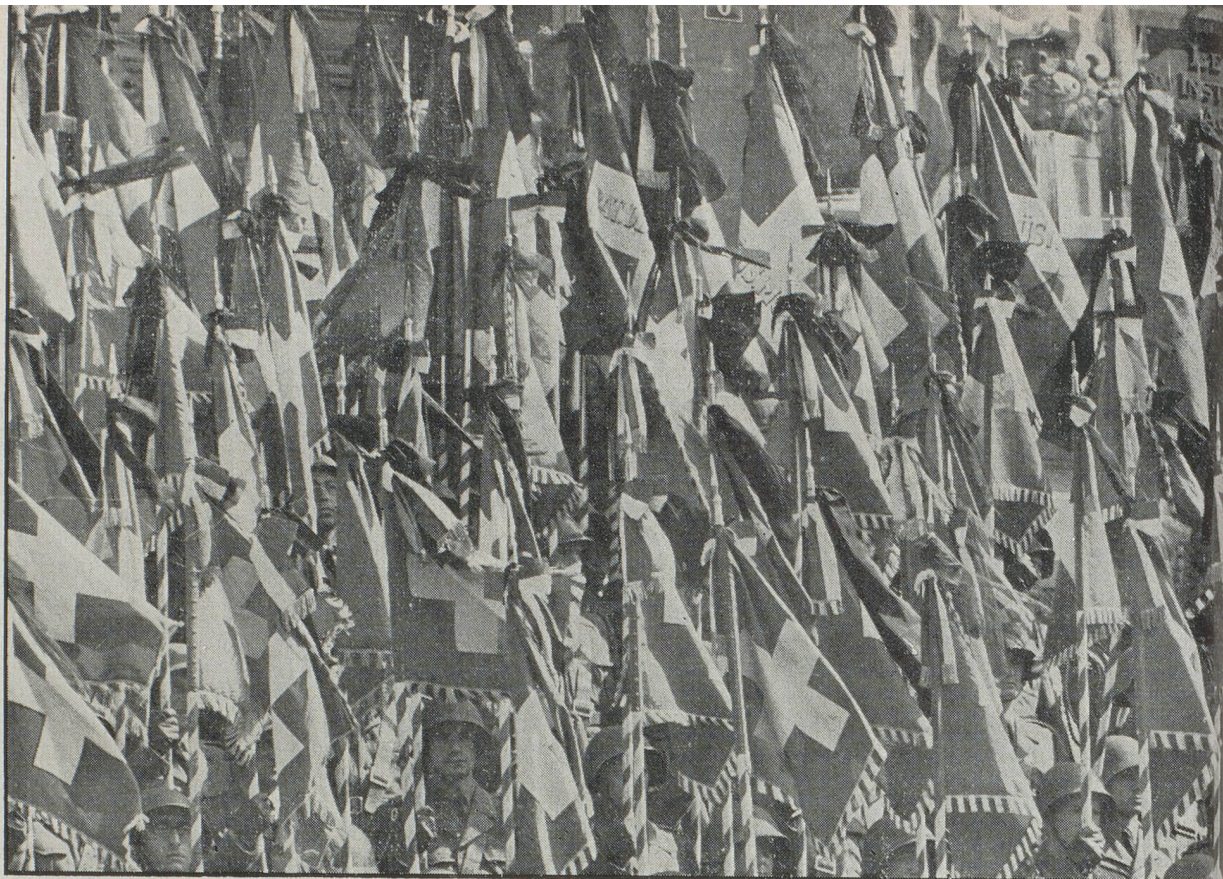
naux suisses ont publié depuis sa mort. Qu'il s'agisse des officiers qui l'ont côtoyé, pendant les difficiles années de 1939 à 1945, comme Bernard Barbey, qu'il s'agisse d'officiers de troupe ou de simples soldats, qui eurent la chance de figurer parmi ses amis, ou encore des magistrats qui partagèrent avec lui la responsabilité des grandes décisions, comme enfin des gens du peuple qui, à n'importe quel moment, purent facilement entrer en contact avec lui, oralement ou par écrit, tout le monde est unanime : Henri Guisan était un grand chef, mais le sens du commandement ne l'empêcha jamais de « sentir » l'homme derrière le subordonné, et de l'aimer profondément, en chrétien, sans aucun doute. Voici, à titre d'exemple et aussi de synthèse, le jugement de l'écrivain valaisan Maurice Zermatten, — aujourd'hui commandant d'un régiment d'infanterie valaisan :

« Pour nous qui, à quelque échelon que ce fût, avons servi pendant plus de cinq ans sous ses ordres, cette disparition n'est pas seulement celle d'un personnage historique. C'est notre chef qui s'en va, celui qui nous inspira la confiance la plus totale durant les années où, chaque jour, le destin du pays était en péril. Le général, nous le savions, ferait son devoir, tout son devoir. Il n'avait rien d'un capitulard, — rien non plus d'un « va-t-en guerre ». Il nous conduirait vers la voie de l'honneur et de la fidélité.

« Pas une minute nous n'avons pensé, nous qui étions sous l'uniforme, que notre chef aurait pu se tromper, — soit que l'impatience s'emparât de lui au cours de ces longs mois d'attente, soit que la panique gagnât le responsable d'une armée modeste quand s'écroulaient autour de nous d'énormes coalitions. Il était là, tranquille, confiant, alerte, vif de corps et d'esprit, disponible et vigilant, riche de toutes les sèves de notre terre. Il suffisait de le voir pour se rassurer.

« Le général Guisan venait à ses subordonnés dans l'élan du chef qui fait confiance. Non point qu'il versât dans le travers du bon-garçonnisme : il savait renvoyer à leur chaise-longue les officiers fatigués. Il ne craignait pas de briser ceux dont il n'était pas sûr. Mais, d'abord, son attitude était celle de la générosité du cœur et de l'esprit. Et nous aimions tous qu'il fût proche de nous, soucieux des problèmes de chacun, accessible. Commander l'armée n'était point seulement pour lui remplir de redoutables missions stratégiques, mais prendre en charge, en même temps que notre indépendance, la vie de plusieurs centaines de milliers d'hommes. Du côté des hautes écoles militaires, on pouvait peut-être s'étonner que le général trouvât le temps d'établir des contacts directs avec tous les milieux de notre population. Ce fut, à la vérité, son génie. Il fut présent dans tous les cœurs, dans toutes les maisons, dans tous les foyers. Disons-le : il incarnait véritablement le pays.

*L'émouvante
cohorte des
drapeaux
des bataillons,
escadrons, etc...*



*Le cortège sur
la place
Saint-François*



Tout un peuple en deuil

On l'a déjà dit : l'émotion du peuple helvétique, massé dans les rues lausannoises, a été grande et sincère. Notre journal n'a pas à le redire, les photographies de cette page parlant sans légende

« Nous ne le regrettons pas seulement parce que nous lui devons — partiellement du moins — de nous avoir évité la catastrophe ; nous ne sommes pas seulement contents de lui avoir obéi et de l'avoir admiré.

« Nous l'avons vraiment aimé. »

Les obsèques du général : une journée poignante.

Le 12 avril, les obsèques faites au général Henri Guisan ont revêtu ce caractère d'hommage national qu'on pouvait prévoir. Ce jour-là, Lausanne, envahie dès le matin par des foules considérables venues de toute la Suisse, était la capitale spirituelle et morale du pays. L'aspect militaire de cette simple et émouvante cérémonie n'avait pas attiré des curieux avides de fanfares et de déploiements de troupes, mais un peuple d'hommes, de femmes et d'enfants désireux d'adresser un dernier message de reconnaissance à un chef qui avait bien mérité de la Patrie. Entre les soldats du rang, marchant dans un ordre impeccable, et ceux qui, individuellement, jalonnaient en haies compactes le parcours de l'impressionnant cortège, pas de distinction : une même émotion, une même tristesse, un même cœur.

Voici, cueillies dans différents journaux, quelques notes qui vous permettront peut-être de recréer l'ambiance de ce jour mémorable :

Il faut bien le dire, depuis des années la capitale vaudoise n'avait plus « entendu » un silence de cette qualité : total, massif, pesant, puissant. C'est certainement ce qui a le plus frappé les observateurs qui essayaient de dominer leur émotion personnelle pendant cet après-midi historique.

Ouvrant le cortège, les tambours crêpés de noir martelaient le rythme funèbre. Autour d'eux et derrière eux, le silence s'étalait sur le convoi et la foule. Tendus, les hommes qui défilaient, les hommes qui regardaient ; émues et silencieuses, les femmes et les jeunes filles. Et même les gosses les plus turbulents, saisis sans le savoir par la densité de l'atmosphère, devenaient graves après avoir été, simplement, attentifs.

De temps à autre, un air de bise faisait subitement claquer la soie des drapeaux, ou apportait, d'un lointain sixième étage, quelques mesures d'un air classique diffusé par Sottens. Et, par les rues qui, du lac, montent vers la cathédrale, l'armée et le pays rendaient au général l'hommage le plus poignant qui se puisse concevoir.

(« Pour Tous »).



Pour l'observateur qui avait choisi de suivre, du haut de la Cité, ce mémorable après-midi, il apparaissait d'emblée que l'adieu au général n'était pas que le fait

Le cercueil enveloppé du drapeau fédéral, avec la célèbre casquette et le sabre du défunt

Clichés obligeamment prêtés par « La Feuille d'Avis de Lausanne ».



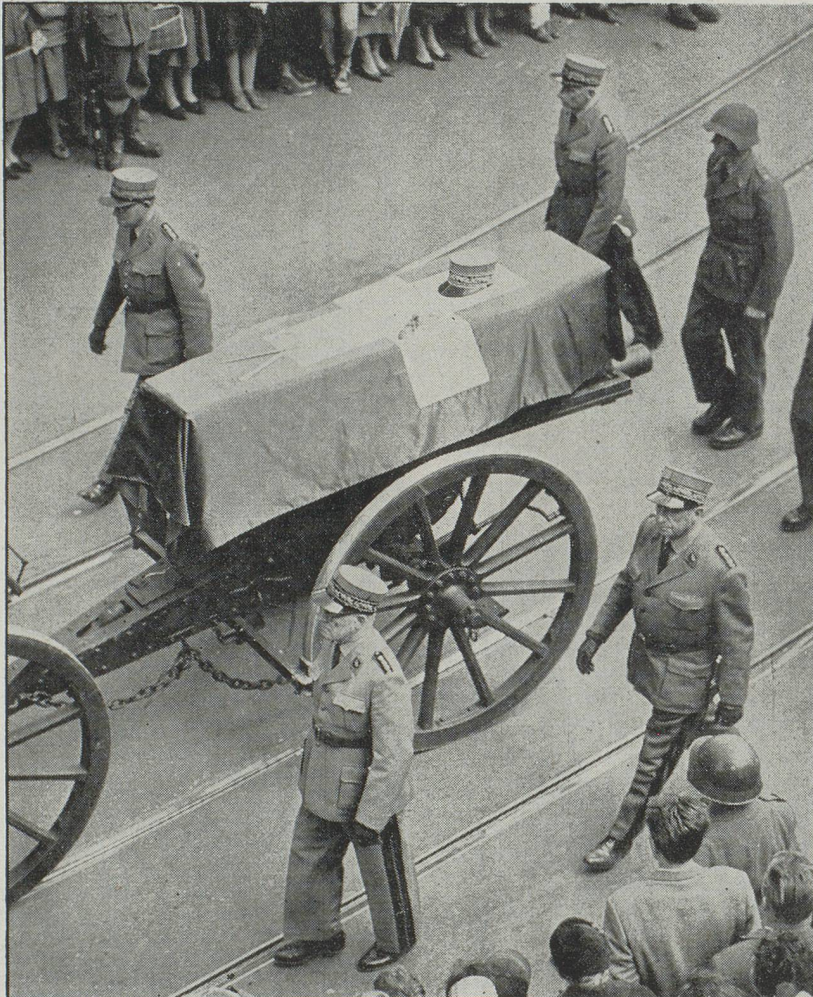
des Lausannois et des milliers de Confédérés accourus de tous les cantons. De l'esplanade de la Cathédrale, par-delà le Grand-Pont où s'étirait lentement le cortège funèbre, la vue embrassait tout le pays. Et ce pays, par sa majesté et l'impressionnant silence qui s'en dégageait, semblait lui aussi participer à ce suprême hommage. Jamais encore nous n'avions été témoin d'une telle communion entre l'habitant et son cadre naturel.

...Ces vieux officiers, droits et émus, qui avaient ressorti de la naphthaline un uniforme démodé et qui semblaient dire : « Nous étions là en 39, lorsqu'il a pris le commandement suprême ! » ; ce cheval doux et triste qui fixait l'entrée de la Cathédrale ; des bannières venues de partout en Suisse, y compris des plus petits villages de Suisse alémanique, et que des mains rudes serraient avec une ferveur naïve ; cette grande dame qui a si vaillamment supporté cette journée épuisante, après avoir inlassablement secondé son mari pendant plus de soixante ans ; cette petite fille assise sur les épaules de son papa et dont les larmes roulaient sur le chapeau paternel ; cette foule silencieuse massée le long des rues.

La Suisse, c'est tout cela. Merci au général de nous avoir rendu un ultime service en nous le rappelant.

★

Le cheval bifurque à droite et quitte son maître. Une vieille dame pleure et descend vers le pont Bessières. La plus belle image s'inscrit : sur le cercueil et le drapeau, la casquette du général, son épée...



Les colonels commandants de corps, garde d'honneur, marchent, une ultime fois, au côté de leur ancien chef.

★

Venus de la campagne, les mains croisées devant eux et le chapeau sur les genoux, des hommes se recueillent. Il fait froid.

— Le même temps qu'en mai 1940 à Liestal, dit l'un.

Ceux de 39-45 sont venus. Leurs fils ont 15 ou 20 ans et se tiennent debout, étonnés, dignes, et leurs pères, un

grand frisson dans la colonne vertébrale, ne leur parlent pas.

« Mon fils, diraient-ils, sur cet affût passe un morceau d'Histoire. Nous étions à Uznach. Nos cantonnements sentaient le crottin et le cuir des harnais, la graisse des canons et des mitrailleuses. Dans la paille, on se couchait sur des morceaux de biscuit militaire, durs comme des planchettes. Le soir, on lisait le journal. « Ils » étaient à Stalingrad, dans les fjords de Norvège, à Monte Cassino. J'écrivais à ta mère ou je reprenais dans ma poche de vareuse sa dernière lettre, pliée et salie. Les balais des projecteurs nettoyaient le ciel de ses débris. On entendait des bruits sourds et les Stukas, de l'autre côté. Des gosses comme toi allaient nous chercher de la bière. Lui, était avec nous. Il est venu une fois et nous a parlé. Tu sais qu'il avait de l'altitude ! »

(« Tribune de Lausanne »).

★

À l'issue des cérémonies, un attaché militaire étranger disait avec émotion à l'un de nos officiers : « Depuis que je suis dans ce pays, j'ai vu votre matériel de guerre ; j'ai assisté à l'instruction de la troupe, à des démonstrations de tir et à des manœuvres. Mais, aujourd'hui, j'ai pris conscience de la haute valeur morale des traditions militaires suisses qui unissent si profondément le peuple et l'armée. »

(« Revue militaire suisse »).

★

Dans ce café de la rue du Pont, un Suisse allemand constate tristement en buvant un verre :

— On a perdu notre papa !

Personne ne songe à rire de son épouvantable accent.

À une autre table, un manœuvre explique :

— J'ai dit à mon patron : Vous ne me verrez pas cet après-midi, j'enterre mon général.

Au cimetière de Pully.

Une section met fusil à l'épaule. Mme Guisan, dans un geste de femme, se bouche les oreilles au moment des salves réglementaires. Et puis, vient cet instant très triste de la descente du cercueil devant une assemblée écrasée d'émotion.

Il n'y a que le bruit des cordes qui frottent le chêne. Lentement le cercueil s'enfonce, toujours recouvert du drapeau suisse.

Adieu, mon général !

La fanfare joue une strophe de « J'avais un camarade ».

Pauvre Mme Guisan. Elle ne retient pas ses larmes. Cette cérémonie aurait pu être plus intime. Elle ne l'a pas voulu, considérant que le général, son mari, était avant tout au pays.

Soixante-cinq ans de mariage...

Mme Guisan seule, nous qui avions si souvent l'occasion de voir le général et son épouse ensemble.

C'est difficile à comprendre.

Mon fils m'a demandé pourquoi le général ne s'est pas guéri.

Fallait-il lui expliquer que les hommes meurent, même les meilleurs parmi eux ?

(« Nouvelle Revue de Lausanne »).

★

Allons, il faut partir, la cérémonie officielle est terminée...

Mais sous le grand soleil et le ciel bleu, la foule d'adultes et d'enfants a envahi peu à peu le cimetière et elle vient se recueillir à son tour auprès de la tombe de son général. Là-bas, C.-F. Ramuz. Tout près de là, Arnold Reymond, — et tant d'autres morts encore, sous leur croix ou leur pierre tombale.

Un petit cimetière de Lavaux au bord du lac.

(« Gazette de Lausanne »).

★ ★ ★

Quand notre Général racontait...

A son P.C., notre Général en a reçu des demandes cocasses, pendant la mob. Une épouse pria le Général de ne pas démobiliser son mari, paresseux, buveur, et tout, qui n'obéissait qu'au service militaire.

— Alors, ajouta le Général, malicieux, j'ai fait établir un ordre de marche, et je ne sais pas si cet homme « pénible » est démobilisé à l'heure qu'il est...

★ ★ ★

Le Général a rencontré le maréchal Montgomery à Berne, chez le ministre de Grande-Bretagne. L'épouse du diplomate avait fait dessiner par un fonctionnaire de

l'Office topographique fédéral, la carte de l'Afrique du Nord sur la nappe blanche, et l'assiette de Monty était posée sur... El Alamein. Après le repas, le couteau à la main, le Maréchal raconta la bataille fameuse.

— Jamais, dit notre Général, je n'ai autant regretté de ne pas savoir l'anglais !

★ ★ ★

Quand le Général alla à Choisy, près de Rolle, saluer Churchill, il s'attendait à un menu anglais. Il fut surpris de voir sur la table notre populaire pot-au-feu, arrosé de champagne. Quelques minutes plus tard, il eut la clé du mystère. M. Churchill avait à son service le chef de cuisine Piguet, de La Vallée, qui avait été pendant les mobs le cuisinier du Général. Churchill lui annonça la venue du Général et lui demanda quel était le plat préféré du chef de l'armée. Piguet réfléchit et dit :

— Ma foi... deux jours par semaine, je faisais le pot-au-feu.

— Pââfait..., demain, Piguet, pot-au-feu !

★ ★ ★

Un citoyen suisse, un peu imprudent, avait été arrêté dans un pays en guerre. Des démarches furent entreprises pour obtenir sa libération, mais en vain. On revint à la charge, et, finalement, on proposa à la Suisse un échange avec... deux ressortissants de ce pays, enfermés chez nous.

— On ne peut accepter, fit timidement un collaborateur du Général.

— Acceptons, mon ami, répondit le Général, un Suisse vaut bien deux étrangers...

C'était dit gentiment, sans forfanterie.

(Légendes des photographies de la page 4).

1. *Verte-Rive, résidence du Général et de Mme Guisan. vue du côté du lac ; une vaste maison dans un parc splendide.*
2. *Le Général et Mme Henri Guisan dans le bureau personnel du Général, où ce dernier a reçu le correspondant du « Messager ».*
3. *Le 19 août 1945, devant le Palais Fédéral, à Berne, le Général, avant de « rentrer dans le rang », prenait congé de ses troupes. C'était la « Journée des drapeaux », ceux de toutes les unités suisses ayant défilé devant les plus hautes autorités civiles et militaires. De droite à gauche, au premier rang, le Général Guisan, les conseillers fédéraux de Steiger, Kobelt et Celio.*
4. *Lors de chacun de ses anniversaires, le Général est l'objet de touchantes attentions de la part de la population. Ici, à l'occasion du 80^e anniversaire, une jeune Vaudoise lui remet des fleurs.*

Photos Wyden et J. Hayot, Presse Diffusion, Lausanne